

échapper après la collation, selon l'habitude du pays, ces légers bruits du gosier que l'urbanité française condamne, mais qui sont très-bien reçus par les Espagnols et les Arabes quand ils veulent faire honneur à leurs convives ou à leurs hôtes. La meilleure société de Mexico a plus tard, au contact des officiers français légèrement surpris, modifié cette coutume un peu primitive.

## V

Cinq jours de repos passés à Cordova furent utiles à la contre-guérilla. Pendant ce temps, elle fit les préparatifs nécessaires pour mener à bonne fin diverses opérations projetées contre deux villes juaristes, Coscomatepec et Huatusco. En cas de succès, la tournée devait durer deux ou trois semaines. Le 25 juin, après le coucher de la lune, la colonne expéditionnaire se mit en route, forte de cent cavaliers et de cent fantassins, éclairés par la petite contre-guérilla mexicaine de Cordova du commandant Vasquez, ralliée à nos armes. Après une heure de marche, on rencontra une *barranca* d'une immense profondeur, mais si étroite que le son arrivait d'une berge à l'autre. Une partie de

l'infanterie, baïonnette au canon, s'engagea dans les pentes rapides et sinueuses du gouffre, dont les siècles ont creusé le lit souterrain, ravagé par les eaux. La cavalerie mit pied à terre, et malgré tous les éboulements de cailloux croulants sous les fers des chevaux, on parvint à l'autre pente, pleine de difficultés dans les escarpements. A mi-chemin, l'infanterie se massa sans bruit; trois *quien viva!* (qui vive!) pleins d'angoisse furent lancés dans l'espace. Le silence seul répondit. Les fantassins grimpaient toujours. Un cri d'alerte fut poussé. Une vaste barricade dominant le défilé s'éclaira de mille lueurs, et malgré les décharges de mousqueterie plongeante, la barricade, abordée de front, fut enlevée. Les défenseurs, poursuivis pendant trois kilomètres jusqu'au village de Tomatlan, laissant bonne partie des leurs massacrés à l'arme blanche, s'enfuirent dans les bois après une résistance qui leur coûta cher. La contre-guérilla éprouva aussi quelques pertes: le sergent-major de l'infanterie eut le ventre traversé d'une horrible blessure. Il était temps d'arriver à Tomatlan; ce village, quelques jours auparavant, s'était rallié à l'intervention. Le soir même, des contingents de Huatusco faisaient irruption sur ce petit centre en criant vengeance. L'engagement de nuit l'avait sauvé du pillage. Le 26, on arrivait à Coscomate-



pec (1) sans combat. La population ne bougea point. Le préfet politique et militaire, à qui on avait offert l'amnistie, avait refusé de traiter avec *los invasores* (les envahisseurs); il était parti. L'attitude de ce fonctionnaire avait heureusement désorganisé la défense.

Toutes ces contrées comprises entre Cordova, Jalapa et Perote (2) sont radicalement hostiles à l'étranger. Aussi la soumission de la ville de Huatusco était-elle d'une importance capitale pour la sécurité des terres chaudes; mais avec une poignée d'hommes, à dix-huit lieues de Cordova, l'entreprise était périlleuse, d'autant plus qu'à partir de Coscomatepec, tous les points en arrière étaient occupés par les forces libérales. La colonne n'en partit pas moins, elle traversa de jour une seconde *barranca*; plusieurs légères escarmouches eurent lieu dans le trajet, mais les *lanceros* (3) se retirèrent de hauteur en hauteur, lâchant toujours pied.

(1) Bourgade d'origine indienne, peuplée aujourd'hui surtout de métis.

(2) Ville fortifiée, située sur l'autre route de Puebla, d'où le sommet du pic voisin, qui a la forme d'un coffre, a pris le nom de « coffre de Perote. »

(3) La cavalerie mexicaine était composée surtout de lanciers. Il est regrettable que la France n'ait pas opposé à ces régiments mexicains des lanciers français, qui eussent rendu de grands services. La France n'a envoyé contre la cavalerie mexicaine que des hussards et des chasseurs de France et d'Afrique.

A quelque distance de Huatusco, ils prirent le trot et disparurent à l'horizon. Vers midi, la colonne entra à Huatusco au son de toutes les cloches. Au Mexique, tous les partis vainqueurs ont l'honneur du *repique* (carillon des cloches) : cela est de fondation; il n'y aurait pas de triomphe complet sans une série de carillons déchirants pour les oreilles les moins délicates. Les rues et les places de la ville étaient absolument désertes. La population féminine, entassée dans l'église, priait et tremblait. Le curé, entouré de cinq ou six étrangers qui demandaient aussi protection au saint lieu, attendait dans la sacristie. L'alcade s'était enfui avec tous les hommes en état de porter les armes; la population fut invitée à nommer, le 29, un nouvel alcade, et une proclamation fut affichée sur les murs pour rassurer les habitants sur leur sort et celui de leurs biens.

Le même soir, l'avant-garde des libéraux, sortis en masse de Jalapa et Perote pour défendre Huatusco menacé, avait déjà fait son apparition à Elotepec, village indien distant de la ville de 10 kilomètres. Huatusco était trop vaste pour être défendu par une petite troupe, grâce à ses jardins ouverts sur toutes les faces. Le seul moyen d'arrêter le mouvement de l'ennemi était d'aller l'attaquer avant que ses rangs fussent trop compactes. Dans



la nuit du 28 juin, deux officiers de fortune renommés dans la contre-guérilla pour leur hardiesse et leur sang-froid, Sudrie et Perret, bravant les mauvais chemins et les difficultés des pentes, tentèrent, à la tête d'un détachement d'élite, un vigoureux coup de main sur les avant-postes ennemis qu'ils culbutèrent. La rencontre, qui eut lieu à l'arme blanche au ravin nommé *barranca del Diabolo* sous les rayons de la lune, fut sanglante. Cet heureux fait d'armes, qui coûta trente-cinq tués et quarante-six blessés aux libéraux, retarda leur projet d'assaut sur Huatusco. Le 29 juin, l'élection de l'alcade accusa clairement l'esprit d'hostilité de cette ville ; les électeurs furent peu empressés, et les candidats nommés refusèrent tous l'honneur dangereux de s'allier à la cause française. En présence de semblables dispositions et devant les forces qui grossissaient à Elotepec, on dut évacuer la place, et, malgré les prières d'une partie de la population désespérée, la contre-guérilla rentra dans Coscomatepec, où deux compagnies du 7<sup>e</sup> de ligne étaient venues appuyer la colonne. Malgré tous les motifs plausibles qui conseillaient l'abandon de Huatusco, cette opération ainsi terminée fut une faute. Huatusco était un point important dont on savait la population en hostilité ouverte avec les idées françaises. Il valait mieux ne pas y entrer,

si on ne devait pas s'y maintenir. Cette manière d'opérer, trop souvent répétée dans la guerre du Mexique en 1862 et 1863, n'a servi qu'à prolonger la résistance de plusieurs centres importants.

A peine l'évacuation de Huatusco était-elle accomplie, que les libéraux vinrent l'occuper avec deux pièces d'artillerie, et s'y livrèrent à toute sorte d'excès. La *barranca* qui traverse Coscomatepec fut solidement fortifiée par six cents soldats réguliers, et le quartier général du chef Gamacho s'établit au *rancho* de Tlaltingo, qui domine la *barranca* et en commande la sortie. La contre-guérilla française envoya en hâte un détachement chercher des renforts à la Soledad, et, ainsi affaiblie, s'installa, faisant face à l'ennemi, à Coscomatepec, où elle éleva des ouvrages de défense. Les quatre rues débouchant aux angles de la place furent coupées et barricadées. L'église de Coscomatepec, où l'on accumula les munitions, l'eau et les vivres pour dix jours de résistance, devint un formidable réduit. Sa vaste terrasse, protégée par des rangs superposés d'*adobes* (tuiles du pays en terre séchée au soleil), et sa tour carrée, qui sert de *mirador*, (observatoire) se couvrirent de tireurs embusqués, dont les projectiles menaçaient la plaine. Quelques heureuses sorties, grâce à la grande portée de nos carabines, refroidi-



dirent un peu l'ardeur de l'ennemi. Le drapeau rouge qui flottait à 1,800 mètres, au-dessus du quartier général de Tlatingo, servit souvent de point de mire aux balles des contre-guérillas, quand l'état-major ennemi se mettait en observation autour du *rancho*, ou quand la cavalerie des libéraux venait y parader. Le 16 juillet enfin, deux compagnies du 7<sup>e</sup> de ligne vinrent à Coscomatepec relever la contre-guérilla, qui se rendit à Orizaba pour rentrer le 21 juillet au camp de la Soledad. Une lettre du général en chef, complimentant la contre-guérilla sur sa conduite malgré l'inutile tentative sur Huatusco, décida le 12 juillet sa réorganisation. Le colonel Du Pin et le commandant supérieur de Vera-Cruz devaient arrêter immédiatement la nouvelle composition du corps, et la soumettre à la sanction du quartier général à Mexico.

A ce moment, les populations de l'État de Vera-Cruz semblaient presque pacifiées. Sous les pluies de l'hivernage, le maïs avait grandi, le temps des semailles avait rendu les rebelles moins turbulents; mais vers la fin de juillet, époque à laquelle les cultures n'ont plus besoin des bras des travailleurs, de nouveaux indices de mouvements hostiles éclatèrent dans les terres chaudes et les terres tempérées. Presque toutes les villes avaient entendu

l'appel de deux chefs de bandes, Milan et Cuellar, dont la cavalerie était considérable, et qui dominaient tout le pays jusqu'à la position de *Puente Nacional* (1). Pendant une opération combinée entre les commandants supérieurs de Vera-Cruz et d'Orizaba pour enfermer les libéraux dans un cercle de fer et réoccuper Huatusco, la contre-guérilla reçut ordre de se porter à San-Miguel, d'où ses reconnaissances protégeraient efficacement la ville de Cotastla, restée fidèle, et que menaçait un parti ennemi; mais presque aussitôt une mission plus urgente obligea la contre-guérilla, relevée de ses positions, à se rendre à marches forcées sur la Soledad. Un convoi de 12 millions de francs destinés à l'armée française, entrée à Mexico, montait à Cordova, et une forte escorte était nécessaire. Le 15 juillet, ce convoi, suivi de deux compagnies du train d'artillerie arrivant de France avec un bon nombre d'équipages, se mit en route, protégé par la contre-guérilla et deux compagnies du 7<sup>e</sup> de ligne. Pendant une journée de marche jusqu'à Camaron, Honorato Dominguez, à la tête de six cents guérilleros mexicains, déroba sa marche sous bois, dans l'espoir de trouver une occasion favorable. A la vue des précautions prises, il renonça à

(1) Très-beau pont construit par les Espagnols près de Jalapa.



son projet d'enlèvement. Pourtant les difficultés immenses du trajet eussent dû l'amorcer, car les routes étaient complètement défoncées, les boues arrêtaient les chariots, et mille fois, surtout depuis le Chiquihuite jusqu'à Cordova, il fallut tripler les attelages pour les retirer des cloaques et des fossés où ils versaient. Le 21 août, le convoi entrait sain et sauf à Cordova, d'où la contre-guérilla redescendit vers la Soledad. A peine était-elle revenue à son ancien campement, que la nouvelle de la dévastation de Cotastla par les bandes de Tlaliscoya et de Passo-Santa-Anna parvint au colonel. L'alcaide Dominguez avait pris la fuite, plusieurs fonctionnaires avaient été pendus, et les maisons des gens compromis étaient incendiées. Cotastla fut réoccupée aussitôt par deux compagnies de la légion étrangère. Après avoir fait le service d'escorte et de convoi jusqu'au 20 septembre, après avoir rendu bonne justice à plusieurs bandits tombés dans ses embuscades, la contre-guérilla reçut l'ordre de quitter la Soledad pour s'établir au village de Camaron. Elle ne put laisser qu'un faible détachement au camp qu'elle allait quitter.

Les travaux du chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico, tant de fois repris et abandonnés depuis dix ans, étaient l'objet de la préoccupation de l'autorité française, car de la rapidité de ces construc-

tions dépendaient la facilité des transports nécessaires à l'armée et la salubrité des divers détachements envoyés en terre chaude, ou à Vera-Cruz même, pour faire monter les convois jusqu'à Orizaba. Cette entreprise avait malheureusement rencontré d'immenses difficultés. Sans compter l'ardeur du soleil, les miasmes qui frappaient les travailleurs, les attaques continuelles des guérillas avaient plus d'une fois éloigné les bras des ateliers. Le plus grand obstacle du tracé venait au reste de la hauteur des berges du Jamapa, que la voie ferrée devait traverser près de la Soledad. Le tablier de l'ancien pont, brûlé par les libéraux, était en reconstruction, et au-dessus du nouveau tablier, destiné aux voitures et aux piétons, commençaient à se dresser les échafaudages nécessaires à la superposition d'un hardi viaduc. Les remblais s'élevaient à leur tour sur la rive droite, et les terrassements de la Soledad au Chiquihuite avaient été entrepris. C'est alors que la contre-guérilla dut se rendre à Camaron, à 20 kilomètres de la Soledad, pour protéger les nouveaux chantiers. Elle s'y installa le 19 septembre.

Camaron ne comptait plus qu'une maison à longue façade, à rez-de-chaussée et à cour intérieure sur le côté droit de la route. C'est derrière les murs de cette maison que s'étaient abrités les libéraux



pour l'attaque de la compagnie de la légion étrangère retranchée dans les deux maisons situées en face, de l'autre côté du chemin. Aujourd'hui les rails de la voie ferrée traversent les fondations des deux maisons, détruites par l'incendie qu'y alluma l'ennemi. A quelques mètres de là se dresse une croix élevée sur la tombe des soldats de la légion étrangère massacrés le 2 mai 1863. Le premier travail de la contre-guérilla fut de fortifier le poste de Camaron. Des parapets en terre et en pierre furent construits pour abriter les défenseurs en cas de surprise. L'entrée principale fut couverte par un talus et des tonneaux remplis de terre. Les bois trop voisins furent coupés dans un rayon de plusieurs hectares pour dégager le terrain, mettre le quartier à l'abri de l'incendie, et pour allumer les feux de bivouac par les nuits humides. A peine les contre-guérillas y furent-ils installés que des maisons de bois s'y élevèrent par enchantement. A l'exemple de la Soledad, qui était devenue un gros bourg, et qui plus tard reçut de l'empereur Maximilien, à son débarquement, le nom de « Villa-Maréchal, » en souvenir des services rendus par le commandant supérieur de ce nom, Camaron se changea en un village animé. En un clin d'œil, les cantiniers, les maîtres de café, presque tous Américains d'origine, les Indiens des environs, y ac-

coururent avec leurs marchandises, leurs liqueurs et leurs fruits. Tout d'ailleurs était hors de prix; de simples cabanes, couvertes de grandes herbes du pays apportées à dos de mulet par les indigènes, construites en planches à peine rabotées et en pieux mal équarris, coûtèrent à leurs propriétaires 2 et 300 piastres (1,000 ou 1,500 francs); mais chaque industriel savait que la prochaine station de la voie ferrée, après l'achèvement du pont de la Soledad, s'arrêterait à Camaron, et que les voyageurs, trop heureux d'y trouver un morceau de pain et un toit de chaume, payeraient leur halte à prix d'or. Camaron offrait vraiment le coup d'œil de ces colonies nées d'hier dans les forêts vierges de l'Amérique du Nord sous la cognée des *Yankees*. Pendant l'hivernage, la chaleur est torride à Camaron; les partisans français construisirent eux-mêmes de grands abris aérés pour les chevaux, qui souvent périssent d'insolation à cette époque, s'ils ne sont pas protégés par la fraîcheur des bois et le feuillage des arbres.

Dès les premiers jours de son installation à Camaron, un détachement de la contre-guérilla eut un sérieux engagement. Un convoi parti de la Soledad pour ce nouveau poste militaire, où il amenait trois voitures de provisions, du matériel pour le génie et les ouvriers du chemin de fer, s'était



mis en route escorté de cinq fantassins et de vingt-deux cavaliers. A deux lieues de la Soledad, cette poignée d'hommes, trompés par les renseignements des Indiens et croyant la route sûre, s'engagea dans un fourré près de Loma Alta. Tout d'un coup, la guérilla du bandit Honorato Dominguez, suivie d'un escadron régulier sorti de Jalapa, entourra les malheureux en les accablant d'injures. Une lutte désespérée, où le chef du détachement fut tué du premier coup, commença entre les trois cents cavaliers et les vingt-six contre-guérillas. Les cinq fantassins, formés en petit carré, marchaient adossés les uns aux autres. L'un d'eux, le sergent Soliman, ancien turco, d'une force et d'une bravoure herculéennes, faisait le vide autour de lui en portant de terribles coups de crosse. Malgré tout, il tomba, ils tombèrent tous; mais leurs corps étaient entourés de plus d'un cadavre ennemi. Les cavaliers, aveuglés par les lances et les coups de feu des Mexicains, chargèrent à plusieurs reprises. A chaque rencontre, ils étaient décimés. Deux seulement purent se faire jour par une trouée sanglante. L'un de ces cavaliers, nommé Abila, de la Martinique, se traîna dans les broussailles jusqu'à la Soledad, où il arriva la tête hachée d'un coup de sabre et l'épaule droite fracassée. Il a cependant survécu à ses blessures.

Une des incursions de la contre-guérilla donna lieu à une scène émouvante. Dans une course faite du côté de Cotastla, qui réclamait sans cesse l'appui des Français, fut fait prisonnier un certain Molina au moment où il facilitait la fuite des guérillas réunies dans sa *tienda*, en coupant avec un *machete* les longes des chevaux attachés au *coral* pour hâter le départ des cavaliers surpris. La boutique de Molina servait de repaire à tous les bandits, qui y apportaient leur part de butin. Molina était connu comme très-riche; il achetait aux bandits les dépouilles des convois enlevés, les payait à vil prix, et les faisait revendre le plus cher possible sur les marchés de Vera-Cruz et d'Orizaba. On fouilla sa maison; des lettres significatives établirent sa complicité avec les juaristes. Le colonel Du Pin condamna Molina et l'un de ses parents, son complice reconnu, à être fusillés séance tenante. La femme de Molina était présente à l'arrêt, elle demanda grâce; mais le colonel ne pouvait l'accorder, et les deux coupables tombèrent sous ses yeux. Elle resta froide et impassible. La troupe se remit en route. Lorsque le colonel Du Pin fut à cheval, la femme de Molina se campa fièrement devant sa monture, et, la main levée, lui cria: « Avant huit jours, colonel, tu mourras! » Puis elle disparut, éclatant en sanglots.



Le 29 septembre, le colonel se rendit à Vera-Cruz pour y toucher la solde de sa troupe à l'intendance. Le 1<sup>er</sup> octobre au matin, il repartait en secret pour la Soledad. Il avait eu soin d'annoncer à haute voix, la veille, son départ par le train de deux heures du soir. Le même jour, à trois heures, le train du chemin de fer tombait, au milieu des bois de la Pulga, dans une affreuse embuscade. La locomotive était renversée sur les rails; les voitures s'entassaient les unes sur les autres. Du haut des deux berges de la voie ferrée, les guérillas mexicains faisaient un feu plongeant sur les wagons et les voyageurs. La cavalerie ennemie débouchait des deux côtés de la voie. Le chef de bataillon Ligier, commandant supérieur de la Soledad, fut tué. Égyptiens et Français résistèrent héroïquement; mais il resta sur place beaucoup de blessés et de cadavres. Les blessés recueillis le soir racontaient que partout éclatait ce cri de vengeance lorsque les guérillas fouillaient les corps : *Donde es este miserable Du Pin?* (Où donc est ce misérable Du Pin?) La veuve de Molina n'avait rien épargné, on le voit, pour réaliser ses menaces. Cette attaque, dit-on, lui coûta une somme considérable.

Les ressources étaient rares à Camaron. L'administration militaire n'avait pu encore y installer

les magasins où la contre-guérilla devait prendre des denrées contre remboursement. Chaque jour, nos hommes, obligés de se suffire, montaient à cheval, et tout en donnant la chasse aux bandits, chassaient les taureaux sauvages. Quand la course devenait trop périlleuse, à la vue des guérillas toujours en éveil, on jetait par terre les animaux essouffés qu'on dépeçait dans la broussaille, et chaque cavalier rapportait un quartier de viande saignante attaché sur le devant de sa selle.

Telles étaient les fatigues et les émotions de la contre-guérilla française dans les premiers jours de l'automne 1863 au bivouac de Camaron, quand on apprit que le général Bazaine venait d'être promu au commandement en chef de l'armée du Mexique. C'était pour la contre-guérilla une nouvelle ère qui allait commencer.